

**CRITIQUE, concert lyrique.  
PARIS, Opéra Garnier, le 14  
novembre 2025. HAENDEL /  
GLASS – Gala Lyrique avec  
Anthony Roth Costanzo...  
Orchestre de l'Opéra national  
de Paris, Karen Kamensek  
(direction)**

Il est des soirées où l'on perçoit d'emblée l'intention de bâtir un objet scénique total, un geste artistique où les arts dialoguent avec une cohérence presque architecturale. Ce grand Gala Lyrique autour d'Anthony Roth Costanzo en fait partie : le chanteur, figure phare du « contre-ténoriat » contemporain, a réuni autour de lui toutes les forces de l'Opéra national de Paris – orchestre, danseurs, décors multimédia – pour faire naître une proposition plus large qu'un simple récital, presque un rituel. L'ambition est palpable, la tenue est réelle, et pourtant, malgré la beauté des formes, quelque chose demeure subtil, presque imperceptible, entre retenue et pudeur, empêchant la soirée de franchir le seuil de l'inoubliable. Dès lors que le « branché » se glisse dans un art, ça devient davantage un

## « événement » *instagram* plutôt qu'une idée, un rêve éveillé.

Car **Anthony Roth Costanzo** possède indéniablement cet éclat vocal que le public, fidèle, reconnaît : un timbre lumineux, d'une pureté presque liquide, qui s'inscrit dans l'espace avec précision. Sa projection, assurée, jamais forcée, donne aux lignes musicales une clarté d'email. On admire cette manière de faire affleurer l'émotion sans l'appuyer, ce sens musical rare, fruit d'une esthétique assumée, presque classique dans sa tenue. Mais ici, paradoxalement, cette maîtrise devient limite : on aurait espéré, çà et là, une fragilité, une crudité, une faille émotionnelle qui vienne déchirer la surface impeccable du chant. Son implication reste entière, mais l'incandescence dramatique demeure en filigrane, jamais pleinement embrasée. Peut-être c'est aussi le choix des airs de **Georg Friedrich Haendel**, tous des tubes qui ne surprennent pas, aussi la plupart sont des airs lents, pas très contrastants les uns avec les autres. Pourquoi n'a-t-il pas choisi des airs dans *Il Giustino* (air du sommeil), dans *Floridante* (air de la prison), *Porro*, *Re delle Indie* (« Senza procelle ancora ») ou même dans *Theodora* (« Kind Heav'n »)?

Face à lui – ou plutôt autour de lui tels des esprits lépidoptères -, les danseurs prolongent cette esthétique du contrôle. Sublimes de finesse physique, parfaitement synchronisés, ils tracent un ballet de lignes pures, de gestes beaux mais sans message. La chorégraphie, parfois presque picturale, séduit par ses équilibres, ses contours, ses respirations. On y lit un hommage à la beauté du corps, à la mécanique gracieuse du mouvement. Pourtant, là encore, la « perfection » finit par lisser le vertige : où est le risque ? Où est l'irréparable ? Une certaine distance, élégante certes, mais un peu glacée, se glisse entre danse et émotion. Quelques moments s'embrasent néanmoins, lorsque les corps retrouvent un grain plus organique, une tension plus sauvage –

fugaces lueurs d'un théâtre du geste que l'on aurait aimé plus impétueux. Est-ce qu'à vouloir entrer trop dans le conceptuel ou l'esthétisant, ce gala cherche plus à plaire à une niche de « *glitteraty* » plutôt qu'à un public sensible ?

L'orchestre enfin, discret mais indispensable partenaire, soutient l'ensemble avec une intelligence musicale incontestable. Les couleurs sont soignées, les textures ciselées, les dynamiques subtilement structurées notamment grâce à la direction de **Karen Kamensek**. On y perçoit un sens du détail, une écoute mutuelle, cette capacité à ne jamais couvrir le chant, mais à l'envelopper, comme un taffetas sonore. La cheffe dirige avec la juste noblesse du geste, jamais emphatique, jamais décoratif. Toutefois, là aussi, une certaine prudence domine : les éclats restent mesurés, les déflagrations tenues en respect. La beauté est là – incontestable – mais derrière une vitre, à distance. Par contre, dans les pièces de **Philip Glass**, on n'aurait pas pu rêver mieux que cette interprétation...

Ainsi se dessine le portrait d'une soirée singulière, haute en raffinement, splendide dans sa forme, irréprochable dans sa facture. Une célébration du style, de la maîtrise, et de l'alliance des disciplines. Et pourtant, l'émotion, la vraie – celle qui vous bouscule, vous désarme – reste en périphérie... Le spectacle touche, séduit, impressionne même... mais n'étreint jamais tout à fait. Il donne à voir des artistes à leur meilleur niveau technique, mais encore bridés par une retenue qui, si elle préserve l'élégance, freine l'abandon. Une soirée marquée par la beauté, la hauteur, la pensée – mais où l'on repart en rêvant à ce qu'elle aurait pu être, si chacun avait osé franchir le seuil de la pure maîtrise pour entrer dans le territoire plus périlleux, plus incandescent, de la vérité scénique et se laisser aller à la vérité imparfaite de l'expression humaine.

---

CRITIQUE, concert lyrique. PARIS, Opéra Garnier, le 14 novembre 2025. HAENDEL / GLASS. Gala Lyrique avec Anthony Roth Costanzo... Orchestre de l'Opéra national de Paris, Karen Kamensek (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Temple du Foyer de l'Âme, le 22 octobre 2025. Patrick AYRTON : « Astrophil & Stella » (musiques dans le style des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, d'après Shakespeare, Lyly, Jonson, Sydney...)**

A sa connaissance vive, affûtée de l'écriture musicale baroque du XVII<sup>e</sup> et du plein XVIII<sup>e</sup>, – de Purcell comme de

**Haendel, le chef et claveciniste Patrick Ayrton mêle son goût (et sa très grande connaissance) de la littérature anglaise élisabéthaine... Il en découle un monde sonore et dramatique, poétique et élégant, vivifié par les sujets de la poésie shakespearienne : personnages et situations d'un nouveau théâtre musical s'incarnent dans une écriture contemporaine néo baroque, séduisante et convaincante.**

**Sur les traces de Shakespeare, Purcell, Haendel**



© Amandine Aubrée / Toi Toi prod

Le monde de la nuit, de la forêt comme écrin des métamorphose, l'éveil des sens, les apparitions saisissantes voire terrifiantes, et même la promesse voluptueuse née du sommeil ... inspirent ces 12 morceaux, aussi courts que parfaitement ciselés, pastiches virtuoses, pour ensemble léger comprenant cordes, luth, guitare baroque, flûtes, basson et surtout le hautbois, exposé à plusieurs reprises, d'autant plus suggestif par sa couleur pastorale.

Après une ouverture aux couleurs et à l'élan purcelliens, le compositeur et chef, claveciniste attentif veillant aux départs, à la précision des gestes, à la concordance voix et instruments, construit un programme abondant en référence au théâtre de Shakespeare, en particulier dans 3 séquences : « Fairy land » (extrait du Songe d'une nuit d'été) dont les 2 flûtes enlacées suggèrent l'emprise enchantée de fées

protectrices (de leur reine, probablement Titiania...) ; puis l'évocation d'Ariel, pur esprit de l'air dont le vol polinisateur est évoqué dans une forme chambriste, au clavecin seul, de fait volubile et aérien, accompagnant, dialoguant avec la chanteuse ; surtout le final « Under the greenwood tree », somptueux air gorgé d'espérance et d'un sentiment plein d'admiration et de gratitude pour la divine nature... (air bissé après les applaudissements).

## **BEN JONSON, JOHN LYLY...**

Auparavant, Patrick Ayrton se montre particulièrement inspiré par les textes des poètes moins connus (du 17ème), tels Ben Jonson ou John Lyly ; du premier, la chanson des sorcières (« Witches song ») fait émerger les figures de la nuit dans une couleur sonore dramatique, portée en particulier par le hautbois très exposé, qui double la partie de la chanteuse. Du second, Patrick Ayrton met en musique le poème célébrant la figure de Pan, dieu inconsolable et nostalgique de la belle Syrinx, transformée en roseau, ici évoquée par le piccolo... La parcours doit aussi sa belle expressivité à Sir Philip Sydney dont le poème « Come Sleep », outre qu'il intègre le thème emblématique du sommeil, – jalon important de tout opéra baroque qui se respecte, permet aux instrumentistes de briller dans la langueur, expression d'une volupté inquiète que suggère avec réalisme la partie pour flûte basse (excellent **Sébastien Marq**).

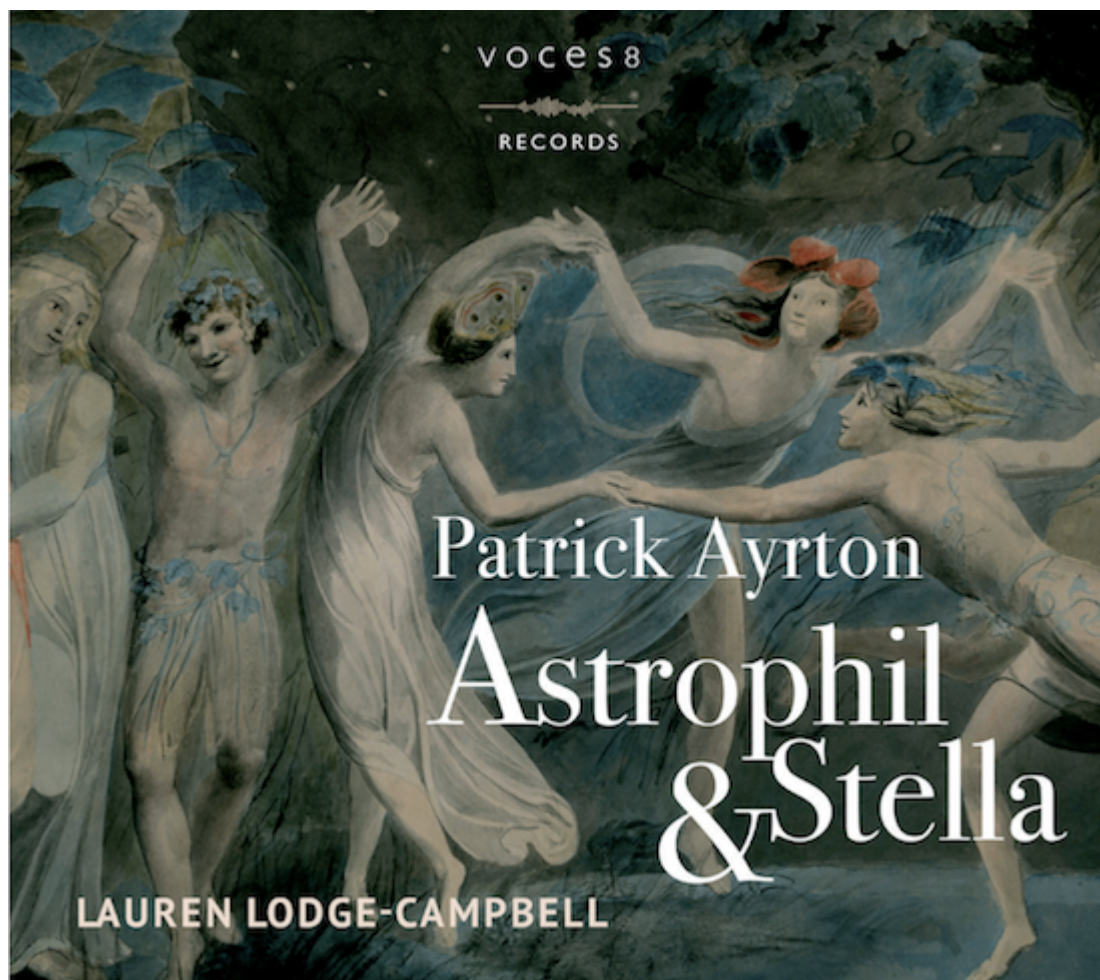


La complicité et l'écoute des musiciens scellent une performance très convaincante, qui réalise le meilleur écrin suggestif pour la soprano **Lauren Lodge-Campbell**. L'univers sonore et poétique dévoile une grande cohérence en lien avec la juste combinaison des textes : le titre renvoie directement aux sonnets de Sir Philip Sidney

(1554-1586), pièces maîtresses de la poésie élisabéthaine. Astrophil (l'amoureux des étoiles / Sidney lui-même) y paraît aux côtés de Stella (l'étoile) qui est Penelope Devereux, muse du poète. Digne héritier d'un tel patrimoine, Patrick Ayrton maîtrise l'écriture baroque qu'il enrichit d'emprunts plus contemporains... toujours intégrés avec subtilité : les airs et pièces instrumentales regorgent d'une urgence dramatique indiscutable qu'un goût idéal pour les timbres, croisé avec une grande culture des danses d'époque, électrise dans le sens d'une caractérisation continue.

Les spectateurs de ce programme enthousiasmant peuvent retrouver l'intégralité des airs composés par Patrick Ayrton, disciple inspiré de Purcell et Haendel, dans le cd édité cet automne « Astrophil & Stella ». Surprenant, convaincant, enivrant.

**LIRE** notre **présentation annonce du concert « Astrophil & Stella » de Patrick Ayrton** :  
<https://www.classiquenews.com/paris-temple-du-foyer-de-lame-le-22-oct-2025-patrick-ayrton-astrophil-stella-poesie-elisabethaine-heritage-purcellien-et-reecriture-baroque/>



---

**CRITIQUE, concert lyrique.  
MONTPELLIER, Opéra Comédie,  
le 17 octobre 2025. Soirée**

**« Révisez vos classiques  
lyriques ». Chœur et  
Orchestre National  
Montpellier Occitanie,  
Sébastien Grimaud  
(présentation), Sheva Tehoval  
(soprano), Marco Crispo  
(direction)**

Que serait l'opéra sans ses airs inoubliables ?

C'est autour de cette question que s'est  
construite la soirée « *Révisez vos classiques  
lyriques* » dans le cadre prestigieux de l'Opéra  
Comédie de Montpellier, un événement dirigé par le  
jeune chef italien Marco Crispo qui a offert au  
public montpelliérain un voyage passionnant au  
cœur des plus belles pages du répertoire franco-  
italien. L'Orchestre et le Chœur de l'Opéra  
National Montpellier Occitanie, portés par une  
énergie communicative, nous ont invités à  
redécouvrir avec des oreilles neuves ces mélodies  
que nous connaissons tous et toutes.

Jamais à court d'idées originales, **Valérie Chevalier** a fait à  
nouveau preuve d'innovation en invitant **Sébastien Grimaud**,  
alias « *Etymocurieux* », à jouer les maîtres de cérémonie. *Star*  
des réseaux sociaux avec ses 700.000 *followers*, ce linguiste

et musicien (que nous avons entendu [dans un récital de clavecin à la Sainte Chapelle de Paris en juin dernier](#)) a brillamment ponctué la soirée de ses explications sur les mots « Opéra » et « Enchanté », créant une parenthèse intelligente et ludique qui a ravi l'auditoire (ajoutant certainement de nouveaux *followers* à son déjà impressionnant palmarès) !

L'alchimie entre l'orchestre et le chef a été immédiatement palpable dès l'ouverture de *L'Italienne à Alger* de Rossini. Sous la direction énergique et précise de **Marco Crispo**, l'Orchestre National Montpellier Occitanie a fait montre d'une remarquable agilité, passant des fameux *pizzicati* introductifs à l'explosion rythmique qui caractérise ce morceau, mettant en lumière l'énergie mélodique propre au jeune Rossini. Puis vint le moment de grâce de la jeune soprano colorature belge **Sheva Tehoval**. Dans l'air « *Ah! Je veux vivre* » de *Roméo et Juliette* de Gounod, elle a littéralement incarné la jeunesse et l'insouciance de Juliette. La virtuosité de ses aigus stratosphériques et l'agilité de sa voix ont servi à la perfection les vocalises de ce bijou du répertoire français. Plus tard, elle a de nouveau captivé la salle avec « *Una voce poco fa* » extrait du *Barbier de Séville*, dépeignant avec une expressivité malicieuse une Rosina à la fois docile et déterminée, dans une tessiture plus légère que de coutume, mais qui a toute sa légitimité ici. Mais c'est sans conteste l'*aria* « *Son pochi Fiori* », extrait de *L'Amico Fritz* de Pietro Mascagni, qui a été la pépite rare et précieuse de la soirée, une œuvre bien moins connue que son célèbre *Cavalleria Rusticana* ([justement donnée quelques jours plus tôt dans la métropole occitane](#)). Dans cette *aria* qui est un joyau de délicatesse, Sheva Tehoval a été tout simplement radieuse. Accompagnée par des interventions du chœur en fond, elle a campé une Suzell pudique et touchante, qui offre un modeste bouquet de fleurs au seigneur Fritz. Sa voix a pris ici des couleurs d'une douceur inouïe, avec des *pianissimi* d'une pureté cristalline qui semblaient flotter dans l'air de l'Opéra Comédie. L'émotion qui se dégageait de son

interprétation était palpable ; on sentait la jeune fille timide dont le cœur bat la chamade, mêlant l'innocence à l'éveil d'un sentiment amoureux. Ce fut une parenthèse de pure grâce, un instant de fragile et profonde beauté qui a marqué les esprits.

La puissance chorale fut l'autre pilier de la soirée. Le **Chœur de l'Opéra de Montpellier**, préparé depuis près de trois décennies par **Noëlle Gény**, a impressionné par sa précision et sa vigueur. De l'effervescence de « *Fuoco di gioia!* » dans *Otello* de Verdi à la célébration de « *Feste! Pane!* » de *La Gioconda* de Ponchielli, il a démontré une palette expressive allant de la puissance dramatique à la tendresse la plus délicate. Le morceau final, avec « *Sempre libera !* » tiré de *La Traviata* de Verdi, laissera sans nul doute un beau souvenir aux spectateurs. Sheva Tehoval, dans le rôle de Violetta, a magistralement restitué le déchirement intérieur entre le désir de liberté et l'éveil de l'amour, provoquant un tonnerre d'applaudissements, vite suivi par un *bis* plus joyeux avec le célèbre « *Salut à la France* » extrait de *La Fille du régiment* de Gaetano Donizetti, où le jeune soprano s'est joué des suraigus de cet air véritablement pyrotechnique.

Une soirée qui a su, avec talent et générosité, réviser nos classiques pour mieux nous "enchanter" !



---

**CRITIQUE, concert lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 17 octobre 2025. Soirée « Révisez vos classiques lyriques ». Choeur et Orchestre National Montpellier Occitanie, Sébastien Grimaud (présentation), Sheva Tehoval (soprano), Marco Crispo (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle de l'Olympia, le 12**

**octobre**

**2025.**

# **« #Let'sBaRock » par Jakub Jozef ORLINSKI et Aleksander DEBICZ**

**Le dimanche 12 octobre, la légendaire Salle de l'Olympia a vibré d'une énergie nouvelle. L'une des plus brillantes stars parmi les contre-ténors, le pétulant Jakub Józef Orliński – accompagné de son complice de longue date, le pianiste et compositeur visionnaire Aleksander Dębicz – ont offert au public parisien une expérience musicale inoubliable, clôturant en apothéose leur tournée européenne sous la bannière “#LetsBaRock”.**

Né de la collaboration entre Orliński et Dębicz, le projet *#LetsBaRock* a pour ambition de dépoussiérer le répertoire baroque en le confrontant à des sonorités modernes, avec l'ajout de batterie et de guitare basse. Comme l'explique Aleksander Dębicz lui-même, il s'agit de « *combiner la musique baroque avec des sons contemporains* », et c'est bien cette philosophie qui était au cœur du programme présenté à l'Olympia, qui était également basé sur confiance et une créativité mutuelles qui se ressentaient à chaque note.

Jakub Józef Orliński a une fois de plus prouvé pourquoi il est un phénomène mondial. Sa présence scénique, mêlant la grâce vocale à une authenticité déconcertante, captive immédiatement. Sa voix (ici bien évidemment sonorisée) est capable d'une grande agilité et d'une palette de couleurs émotionnelles infinie, tandis que l'énergie de la breakdance,

qu'il pratique en compétition, transparaît dans sa présence physique sur scène, dynamique et engagée.

Aleksander Debicz, quant à lui, est l'architecte de cette fusion sonore. Créateur du style « *cinematic classical* », il explore les structures de la musique classique, du jazz et du film pour forger un langage unique. Son jeu au piano est autant une base harmonique qu'un récit à part entière, guidant l'auditeur à travers des paysages musicaux en constante transformation. Aux côtés du contre-ténor et du pianiste, deux autres excellents musiciens complétaient le quatuor pour créer cette fusion unique de sons baroques et modernes : Marcin Ułanowski aux percussions et à la batterie. Sa présence était cruciale pour insuffler l'énergie rythmique et les beats vibrants qui caractérisent le projet *#LetsBaRock*. Quant à Wojciech Gumiński, à la basse et contrebasse, il a apporté la profondeur et les lignes de basse qui ancrent la musique baroque revisitée dans un paysage sonore contemporain.

L'ambiance dans la salle était électrique, sur cette scène qui a vu défiler les plus grands, depuis Art Blakey & *The Jazz Messengers* en 1958 jusqu'aux icônes de la chanson contemporaine. Présenter un programme de musique baroque réinventé dans ce temple de la scène populaire était un geste fort, symbolisant parfaitement la mission des artistes : rendre la musique classique accessible et vibrante pour un public moderne. Bravo les artistes !

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle de l'Olympia, le 12 octobre 2025. « *#Let'sBaRock* » par Jakub Jozef ORLINSKI et Aleksander DEBICZ. Crédit photo (c) Droits réservés**

---

**CRITIQUE, concert lyrique.  
PARME, Festival Verdi de  
Parme (Teatro Regio), le 10  
octobre 2025. VERDI : Luisa  
Miller, 3e acte / Rigoletto,  
3e acte. Ariunbaatar  
Ganbaatar, Giuliana  
Gianfaldoni, Alessia Panza,  
Francesco Leone, Davide  
Tuscano, Maria Kosovitsa,  
Teresa Iervolino... Filarmonica  
Arturo Toscanini, Paolo  
Carignani (direction)**

Ce 10 octobre, Parme célèbre le 212e anniversaire  
de Giuseppe Verdi. L'hommage des personnalités  
Emiliennes et du Surintendant du Teatro Regio

s'est accompli le matin, au pied de l'imposant monument dédié à Verdi. Le Chœur du Teatro Regio y chante le chœur de *Nabucco* devant la foule. Quant au *Verdi off*, il s'immisce dans le tissu urbain : chanteur au balcon, jeunes danseuses sur le parvis du Teatro Regio, installations dans les galeries de peinture, portraits de Giuseppe dans les cafés : la cité vibre au diapason de l'icône !

Le soir, la **Filarmonica Arturo Toscanini** et le **Coro du Teatro Regio** unissent leur force face à un public chaleureux remplissant l'élégante salle blanc et or jusqu'aux dernières galeries. Si la forme est bien celle d'un concert, l'atmosphère, elle, est théâtrale. Galvanisés par le choix de restituer un acte entier d'opéra, les artistes lyriques infusent l'atmosphère du mélodrame sous l'impulsion de la Filarmonica Arturo Toscanini, dirigée par **Paolo Carignani** avec envergure dans cette acoustique fameuse. D'autre part, le choix d'extraits d'opéras proches – les 3<sup>e</sup> actes de *Luisa Miller* (1849, inspiré par Schiller) et de *Rigoletto* (1851, inspiré par Hugo) – est pertinent. Car leurs drames s'arc-boutent sur la relation fille-père (baryton verdien), contrée par les amours de la fille (soprano) avec son amant (ténor). Aussi assistons-nous d'une part à l'empoisonnement de Luisa par son amant Rodolfo (1<sup>er</sup> volet du concert), puis au sacrifice de Gilda mourant à la place du duc de Mantoue (2<sup>e</sup> volet), chacune face à leur père aimant.

Au 3<sup>e</sup> acte de *Luisa Miller*, la jeune soprano académicienne **Alessia Panza** (Luisa) étonne le public par sa maturité vocale (timbre ouvert et juvénile), son engagement auprès des collègues (pas un regard sur la partition !) et son nuancier expressif. Cette artiste prometteuse sera d'ailleurs ovationnée aux saluts. Elle demeure le moteur du drame face à la puissante maîtrise du baryton **Ariunbaatar Ganbaatar**

(Miller) dans leur duo exaltant. Et tout autant dans son dialogue avec le ténor **Ivan Magrì** (Rodolfo) qui peine toutefois à imposer sa vaillance en dépit de son implication. Leur trio douloureux ménage la lisibilité de chaque sentiment, d'autant que la direction avisée du maestro Paolo Carignani est précise, enveloppante et nuancée. Quant à la jeune académicienne **Maria Kosovitsa** (suivante de Luisa), elle dialogue avec aisance avec le somptueux chœur du Regio en début d'acte.

Au 3e acte de *Rigoletto*, la tempête de l'orage est d'une virulence remarquable, tant à l'orchestre (flûte et piccolo) qu'au chœur à bouche fermée. Le quatuor vocal (« *Bella figlia dell'amor* ») sonne avec relief dans sa complexité polyphonique, dramatiquement dominée par l'excellente mezzo **Teresa Iervolino** (Maddalena) au timbre cuivré et sensuel. Si l'air fameux du duc de Mantoue brille avec plus d'élégance que de panache, on apprécie chez **Davide Tuscano** ses effets de spatialisation, maintenus en coulisse, qui permettent au public de goûter aux aigus insolents qui le parachèvent. En demi-teinte dans le quatuor, la soprano **Giuliana Gianfaldoni** (Gilda) excelle lors des plaintes de l'agonie, face à son père : la délicatesse des *pianissimi* sonne avec une touchante émotion. Et provoque la *maledizione* de Rigoletto qu'incarne douloureusement Ariunbaatar Ganbaatar, ovationné aux saluts. Entre-temps, le récit du bouffon avec le spadassin Sparafucile est l'occasion d'écouter la jeune basse **Francesco Leone** qui doit néanmoins gagner quelques degrés dans les graves requis.

Conquis par cette vitalité verdienne, le public acclame tant l'orchestre et le chœur que les solistes : l'hommage est complet !

---

CRITIQUE, concert lyrique. PARME, Festival Verdi de Parme

(Teatro Regio), le 10 octobre 2025. VERDI : Luisa Miller, 3e acte / Rigoletto, 3e acte. Ariunbaatar Ganbaatar, Giuliana Gianfaldoni, Alessia Panza, Francesco Leone, Davide Tuscano, Maria Kosovitsa, Teresa Iervolino... Filarmonica Arturo Toscanini, Paolo Carignani (direction). Crédit photo : Droits réservés

---

**CRITIQUE, récital lyrique.  
PARIS, Opéra Comique, le 9  
octobre 2025. SCHUMANN /  
ROPARTZ / STROHL / DEBUSSY.  
Stéphane DEGOUT (baryton),  
Cédric TIBERGHIEEN (piano)**

[Après son ouverture de saison par Les Contes d'Hoffmann](#), le bel opéra de la place Boieldieu présente comme premier *opus* de sa série de récitals "*L'Amour du chant*" un magnifique duo composé par le baryton **Stéphane Degout** et le pianiste **Cédric Tiberghien**.

Le programme est tout d'abord composé avec beaucoup d'intelligence. Les *Liederkreise* de **Robert Schumann** sont introduits par le baryton lyonnais qui nous a très

agréablement et subtilement présenté non pas la figure du compositeur bien connu, mais celle du poète Joseph Von Eichendorff, insistant sur l'élégance de celui-ci, malgré son respect de tous les canons parfois un peu lourds du romantisme allemand. Après une courte pause, le duo choisit de réunir les *Quatre poèmes d'après l'intermezzo d'Heinrich Heine* de **Guy Ropartz** et *Trois mélodies sur des poèmes de Charles Baudelaire* de **Rita Strohl**. L'esthétique de ce groupe d'œuvre se mêle à la perfection pour faire la transition entre Schumann et Ravel. En effet les *Mélodies* de Ropartz mettent intelligemment en scène la vision du romantisme de Heine et l'esthétique musicale similaire de Strohl introduit l'immense poète français avec des mélodies aussi rares que belles. Puis une sélection des plus savoureuses mélodies de Ravel amène naturellement à **Claude Debussy** avec les *Trois ballades de François Villon*. Pour ceux qui voudraient aller écouter ce même récital à Oxford (15/10), Waterloo (20/10) ou Genève (7/12), nous tiendrons les *bis secrets*...

Venons-en aux interprètes. Si l'on connaît bien **Cédric Tiberghien** comme pianiste soliste et chambriste, il se révèle ici être un excellent accompagnateur vocal, une qualité rare qui n'est pas commune à tous les grands pianistes si excellents soient-ils. On ressent chez lui un grand plaisir d'interpréter tous ces répertoires. Son art du piano bien sûr très consommé se teinte parfois (notamment chez Ravel) d'un peu de manières qui peuvent être jugées superflues même si elles ne gênent en rien le baryton. Ce dernier, **Stéphane Degout**, un grand habitué de la Salle Favart (*L'Autre voyage, Hamlet...*) est un immense spécialiste de la *Mélodie* et du *Lied*. En témoignent de nombreux récitals à travers le monde aux côtés d'immenses pianistes, entre autres Martha Argerich ou Alain Planès. Son sens de la phrase rejoint admirablement celui de l'intimité, il évite tout éclat superflu ou nuances vulgairement exagérée pour faire place à une palette de couleur riche, élégante et raffinée. Si sa diction est une véritable leçon, il peut manquer un sens de l'histoire

racontée, du récit ou de l'image. En effet il chante tout avec partition, la lâchant très rarement du regard... que pour fermer les yeux. Si la connivence avec le public est superflue dans l'enregistrement ou même un opéra en version scénique, nous croyons qu'elle est assez recherchée par le public du récital, en particulier dans le cadre relativement intime de la Salle Favart.

Finalement, cette place importante donnée à la musique, plus qu'à un certain théâtre de la connivence, laissa la place au public d'en profiter peut-être plus pleinement, de se nourrir des œuvres dans une interprétation des plus excellentes, en regardant tantôt les artistes tantôt les détails de très belle Salle Favart, à peine éclairée, une rêverie merveilleuse...

---

**CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Opéra Comique, le 9 octobre 2025. SCHUMANN / ROPARTZ / STROHL... Stéphane DEGOUT (baryton), Cédric TIBERGHIE (piano). Crédit photographique (c) Droits réservés**

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs Elysées,**

# **Le 30 SEPTEMBRE 2025 : Adèle CHARVET chante Joséphine Baker. Adèle Charvet (mezzo), Orchestre de Picardie, David Reiland (direction)**

Qui soupçonne qu'il y a cent ans Joséphine Baker débutait à Paris sur la scène du mythique Théâtre des Champs-Élysées ? Elle arrivait avec une troupe d'artistes en tant que danseuse, et fit sensation dans la salle de l'Avenue Montaigne auprès d'un public d'artistes et du tout Paris. Célébrer l'arrivée d'une des plus grandes figures des arts et de l'histoire de France méritait que sa première maison la célèbre avec force événements et force propositions aussi fantastiques les unes que les autres. C'est la mezzo-soprano Adèle Charvet qui incarne à la perfection la diva du *Music-Hall*.

Dès les premières notes, Adèle Charvet impose son emprise artistique : sa voix riche, chaleureuse, veloutée, dotée d'un grain irisé et d'une sûreté de ligne inouïe, déploie avec une rare liberté d'inflexion ce répertoire exigeant, le tout serti des arrangements brillants de Johan Farjot. Le choix de ce programme – des versions arrangées des chansons de Joséphine Baker mêlées à quelques incursions plus tardives (Bob Dylan, Pino Donaggio) constitue une proposition audacieuse, et Adèle Charvet la porte avec panache et *swing* à faire danser le plus

revêche.

On apprécie la finesse avec laquelle elle module les climats : tantôt un souffle *jazzy* retenu, tantôt une intensité dramatique sobre, tantôt une tendresse presque murmurée. Sa diction française est impeccable, et son *phrasing* – tant dans les passages les plus lyriques que dans les refrains plus populaires – révèle son immense désir de porter ces chansons avec toutes les nuances possibles. Dans « *J'ai deux amours* », elle rend à la fois l'élan passionné et la nostalgie, sans jamais verser dans la caricature. Elle trouve l'équilibre entre l'ombre et la lumière, entre la stylisation artistique et l'authenticité de l'émotion.

La création – *Chalk Line* de Caroline Marçot – dans cet écrin est bien servie : Adèle Charvet s'y investit avec conviction, dessine un art du timbre vibrant, participe de manière engageante à cette commande contemporaine. Dans cette partie nouvelle, son engagement dramatique rejoint sa finesse vocale, et on sort de cette première moitié avec la certitude d'avoir assisté à un moment artistique fort.

Il faut toutefois souligner que l'**Orchestre de Picardie** sous la direction de **David Reiland** n'a pas toujours été au rendez-vous. Si certaines pages orchestrales offraient un accompagnement habile, dans nombre de transitions, l'équilibre manquait de souplesse. L'orchestre paraissait parfois figé, peu complice, manquant de réactivité stylistique face aux inflexions vocales.

Plus encore, sous la direction de David Reiland, la dynamique orchestrale souffrait d'un certain empâtement dans les *tutti*, avec des pupitres manquant de précision dans les attaques et de justesse dans les contrastes. À des moments, l'orchestre paraissait trop massif, écrasant partiellement la voix ou creusant des fossés de coloris. C'est dommage, car avec une direction plus souple et une sensibilité plus constante au langage vocal, cette formation aurait pu participer au

triomphe de la soirée plutôt que de poser un frein discret mais réel.

Globalement, ce récital restera dans les mémoires, et principalement grâce à l'art d'Adèle Charvet, qui transcende le répertoire, captive l'auditeur dès l'incipit, et impose son univers comme une évidence. Nul doute que dans d'autres conditions, cette artiste est capable de performances véritablement irrésistibles.

En 1975, il y a déjà un demi siècle, la grande Joséphine s'est éteinte et désormais c'est Paris et ses lampions fascinants qui lui déclarent une flamme éternelle, un siècle après son arrivée sur les rives de la Seine dans la salle merveilleuse des Bourdelle et des Maurice Denis.

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs Elysées, le 30  
SEPTEMBRE 2025 : Adèle CHARVET chante Joséphine Baker. Adèle  
Charvet (mezzo), Orchestre de Picardie, David Reiland  
(direction). Crédit photo (c) Droits réservés**

---

**CRITIQUE, concert. PARIS,  
Opéra Bastille**

**(Amphithéâtre), le 18  
SEPTEMBRE 2025. CONCERT DES  
10 ANS DE L'ACADEMIE DE  
L'OPERA NATIONAL DE PARIS. A.  
Oniani, I. Anthony, L-F.  
Sousa, C. Frank, M. Goodheart  
... Orchestre des résidents de  
l'Académie, A. Dutaillys  
(direction)**

On annonçait un arc triomphal, une arche tendue entre les fondations de l'opéra (*L'Orfeo* de Monteverdi, matrice originelle) et l'intranquillité moderne de Britten (*Owen Wingrave*, huis clos d'ombres et de refus). On promettait la flamme de la jeunesse, la ferveur d'une Académie devenue laboratoire, utopie incarnée du « chant pour demain ». L'intention est grande, généreuse, presque démesurée. Mais la réalisation, hélas, s'avère plus contrastée – célébration inégale, souvent sincère, parfois hésitante, qui oscille entre vision et démonstration scolaire et sage.

Car le fil dramaturgique, censé relier les siècles et tresser une couronne à cette décennie d'existence, se délite. On passe d'une rive à l'autre – du madrigal embrasé de Monteverdi aux

tensions glacées de Britten – sans ponts réels, sans souffle unificateur. La soirée ressemble à une mosaïque où chaque tesselle brille de son éclat propre, mais où le dessin global se brouille.

Les voix, elles, disent la vérité de l'Académie : diamant brut, éclats fulgurants, mais aussi angles encore rugueux. Certaines révélations s'imposent, rayonnantes dans la diction et l'ardeur expressive, d'autres se cherchent, oscillant entre justesse fragile et timbre encore voilé. L'atelier se dévoile avec ses forces et ses fragilités, et c'est touchant, mais guère digne d'un acte fondateur pour dix ans d'existence. Remarquons tout de même des solistes que nous avons déjà entendus la saison dernière tels **Amandine Portelli**, sublime en Lucretia; **Isobel Anthony** au timbre débordant de beautés, **Clemens Frank** inénarrable en Eisenstein et **Matthew Goodheart** fabuleux ténor à la voix et à la présence élégantes et sublimes. Nous avons aussi adoré **Neima Fischer** au timbre d'une fragile beauté dans Britten et la somptueuse **Lorena Pires** à la voix puissante et radieuse.

Et l'orchestre ? Présent, discipliné, mais sans l'incandescence qui eût transcendé la succession des numéros. Ici, il accompagne – poliment, efficacement – mais rarement il sculpte, jamais il ne creuse le verbe, jamais il ne porte les chanteurs vers cette dimension supérieure où la musique cesse d'être un exercice pour devenir révélation. Dans les scènes du très beau prologue des *Fêtes d'Hébé* de Rameau on a l'impression de revenir aux années 1950 tant le rendu est pénible et lourd. **Antoine Dutailis** se distingue dans la direction notamment dans les extraits de Britten mais peine parfois dans la balance notamment dans les deux extraits de *Street Scene* de Kurt Weill couvrant parfois les voix.

Reste l'idée – noble, nécessaire – de célébrer une Académie qui, en une décennie, a formé et fait éclore des générations de talents. Mais une commémoration n'est pas un simple miroir tourné vers soi : on aurait attendu une audace plus tranchante, un programme passionnant et passionné, une surprise capable d'embraser l'imaginaire. Ici, le geste reste

prudent, convenu pour rassurer un public acquis.

On sort pourtant avec une impression paradoxale : l'avenir est là, palpable, vibrant, mais prisonnier d'une soirée trop corsetée dans une tradition surannée. Est-ce cela la promesse de l'avenir? Il suffirait de presque rien, d'un souffle, d'un élan dramaturgique plus organique, pour que la promesse se transforme en destin. L'Académie fête ses dix ans ; puisse-t-elle, pour ses vingt ans, oser enfin la démesure qu'elle mérite et donner à ses solistes tout le spectre du répertoire et offrir aux âges une vision nouvelle de cet art vivant qui nous passionne.

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Bastille (Amphithéâtre), le 18 SEPTEMBRE 2025. CONCERT DES 10 ANS DE L'ACADEMIE DE L'OPERA NATIONAL DE PARIS. A. Oniani, I. Anthony, L-F. Sousa, C. Frank, M. Goodheart ... Orchestre des résidents de l'Académie, A. Dutaillys (direction). Crédit photographique (c) Vincent Lappartient – Studio J'adore ce que vous faites !**

---

**CRITIQUE, concert. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé (Centre Joël Letheule), le 21 août 2025. VIVALDI : Stabat Mater, In furore... Carlo Vistoli (contre-ténor),**

# Les Accents, Thibault Noally [direction]

Le concert récital de ce soir montre à quel point ce que l'on se refusait à reconnaître avant les baroqueux il y a 50 ans, s'impose comme une évidence, grâce entre autres à une maîtrise instrumentale désormais acquise : Vivaldi s'affirme sans réserve face à JS Bach, d'autant que ce dernier n'a cessé de souligner son admiration pour le Vénitien, réutilisant sans hésiter et en hommage, les mélodies de son prédécesseur. Collant parfaitement au thème générique du Festival 2025 (Bach, « *que ma joie demeure* » ), le programme mêle Vivaldi et Bach, éclairant l'énergie et l'irrésistible puissance poétique qui circulent de l'un à l'autre...

On applaudit donc au choix de **Thibault Noally** et des instrumentistes de ses pétillants et nerveux **Accents**, collectif dont la belle énergie ne manque ni de muscles ni de rebonds pour energiser autant Vivaldi que Bach, passant de l'un à l'autre, ce soir avec la vitalité requise, sachant surtout chez Vivaldi, éclairer la sensibilité atmosphérique, la richesse suggestive du Vivaldi, génie des paysages et des évocations pastorales [n'est pas l'auteur des Quatre Saisons

sans raison].

Prouesse d'autant plus méritante que sur le plateau se déploie la seule éloquence des cordes [ni vents ni bois pour étendre la palettes des nuances instrumentales].Telle approche fouillée et scintillante s'épanouit en totale fusion poétique avec la voix du contre-ténor **Carlo Vistoli** (1), en particulier dans le temps fort du récital, le sublime air » **Sovvente il Sole** » , hier défendu par Cecilia Bartoli ou Natalie Stutzmann. Ce soir l'accord violon solo [Thibault Noally] et chant se révèle suspendu extatique d'une justesse confondante où les deux timbres se répondent et s'enlacent dans la subtilité et la profondeur, exprimant un texte lui aussi très juste, aux nuances évocatrices emblématiques de l'imaginaire vivaldien.

Auparavant, le chanteur débute le récital avec un sommet de déploration, aussi intense et structurellement fouillé que Pergolesi sur le même sujet : le **Stabat Mater**.

Les Accents en expriment la force tragique et compassionnelle dès son début ; ils éclairent la progression dramatique d'une œuvre sacrée conçue comme une cantate opératique avec sa séquence plus méditative sur le thème de Marie, abandonnée au vertige d'une douleur ineffable, infinie, au chevet de son Fils martyrisé [*Eja Mater, fond amoris*].

Le redoutable motet » **In furore** » montre à quel point Vivaldi sait être aussi fulgurant et acrobatique que le meilleur Haendel : Carlo Vistoli assume toutes les vocalises, dans l'intensité et l'agilité attendues, en exprimant la puissance et la miséricorde d'un Dieu qui sait rugir et... pardonner.

De surcroît, le soliste confirme son attention au texte, ses enjeux émotionnels, grâce à des récitatifs dont il soigne le relief comme les changements de caractères. Il souffle dans la salle du Centre Joël Letheule à Sablé un air vigoureusement lyrique et dramatique : les amateurs d'opéras, de vocalises tempétueuses comme attentifs aux inflexions recueillies et

graves, sont comblés autant par la sureté vocale du soliste que l'impérieuse énergie de l'orchestre. Somptueuse soirée.



---

**CRITIQUE, concert. FESTIVAL DE SABLÉ. SABLÉ SUR SARTHE, le 21 août 2025 : Centre Joël Letheule. Vivaldi : Stabat Mater, in furore..., airs de L'Olimpiade, Andromeda liberata... Carlo Vistoli, contre-ténor. Les Accents, Thibault Noally [direction] – Photos : © Camille Boucher / Festival de Sablé 2025**

*(1) Carlo Vistoli fait paraître chez l'éditeur Naïve une nouveauté enthousiasmante, « La gloria e Imeneo », sérénade méconnue de VIVALDI (avec Teresa Iervolino, Abchordis ensemble, sous la direction d'Andrea Buccarella – 1 cd Naïve / Vivaldi Edition, vol. 73 – parution : septembre 2025).*

---

---

# **CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 7 août 2025. Récital lyrique d'Axelle Fanyo (accompagnée au piano par Kunal Lahiry)**

Après [le feu d'artifice de musique de chambre du 6 août](#), le Chamonix Vallée Classics Festival a refermé son édition avec une soirée d'une intensité et d'une diversité rare, avant-hier 7 août, à l'Espace Michel Croz. Le récital de la soprano française Axelle Fanyo, accompagnée par l'excellent pianiste indo-américain Kunal Lahiry, a été une véritable odyssée vocale et émotionnelle, couronnée par un triomphe unanime et debout.

**Axelle Fanyo**, dont la carrière internationale rayonne des salles baroques aux scènes contemporaines (Opéra de Paris,

Salzbourg, Versailles...), a une fois de plus démontré l'étendue prodigieuse de son art et l'incroyable ductilité de sa voix. Face à elle, **Kunal Lahiry**, pianiste au toucher à la fois puissant et délicat, s'est révélé bien plus qu'un accompagnateur : un partenaire musical de premier ordre, dialoguant avec une intelligence et une sensibilité constantes.

Le programme proposé par les deux artistes est un authentique voyage à travers les âges et les styles. La soirée débute avec **Kurt Weill**, et trois *Chansons* du compositeur allemand (écrites en français) qui ont immédiatement captivé : « *La Complainte de la Seine* » a d'abord baigné la salle dans une atmosphère brumeuse et nostalgique, portée par le velours sombre de la voix de Fanyo. L'amer « *Je ne t'aime pas* » a claqué avec une justesse théâtrale implacable, avant que « *Youkali* » ne déploie ses promesses d'évasion avec une grâce et une tension magnétiques. Un Weill à la fois intimiste et profondément incarné.

Puis place fut faite à **Arnold Schoenberg** et à ses rares *Brettel-Lieder* (des *Cabaret Songs*), un choix aussi audacieux que réussi. Fanyo, passant du français à l'allemand avec une aisance déconcertante, a capté l'ironie mordante et la bizarrerie expressive de ces pièces. De la coquetterie de « *Galathea* » à la désillusion désabusée de « *Seit ich so viele Weiber sah* », elle a joué avec les mots et les nuances, soutenue par un Lahiry parfaitement dans l'esprit cabaret-expressionniste.

**Francis Poulenc** ensuite, et donc retour à la *Mélodie* française, pour un pur instant de bonheur vocal. Les *Quatre Poèmes de Max Jacob* (« *Montparnasse* », « *Hyde Park* », « *Hôtel* », « *Voyage à Paris* ») ont défilé comme des instantanés poétiques et espiègles. Fanyo y a déployé une palette de couleurs fascinante, du piquant à la tendresse mélancolique, avec une diction cristalline, avant de délivrer les célébrissimes « *Chemins de l'amour* », totalement envoûtants,

qui ont suspendu le temps avec sa nostalgie lumineuse et profonde. Lahiry a tissé des accompagnements d'une finesse et d'une poésie remarquable.

Et pour clore la première partie, la soprano a présenté une pièce imaginée par son amie grecque **Sofia Avramidou**, donnée donc ici en création mondiale : un moment de rupture tout simplement fascinant ! Allant bien au-delà du chant traditionnel, Fanyo s'est livrée à une performance physique saisissante : voix syncopée, percussions corporelles (poitrine, joues), frottements de mains. Un langage vocal radical et captivant, servi par un engagement total de l'artiste et un piano tout aussi rythmique et inventif de Lahiry. Une expérience audacieuse et mémorable qui a enchanté le public !



Après l'entracte, c'est l'âme américaine qui plana dans la salle, avec des *Spirituals* & *Mélodies* Afro-Américaines. Le ton

est ainsi devenu plus grave et profondément émouvant avec le poignant « *Sometimes I feel like a motherless child* » : Fanyo y a trouvé des résonances d'une simplicité et d'une vérité bouleversantes. Les *Mélodies* de **Florence Price** (« *Song to the Dark Virgin* », d'une beauté recueillie) et de **Margaret Bonds** (« *The Negro Speaks Rivers* », ample et solennel) ont magnifiquement mis en valeur la richesse des voix noires américaines, interprétées avec une dignité et une ferveur admirables.

La soirée ne pouvait faire l'impasse sur **George Gershwin**, et l'énergie est remontée en flèche ! D'abord avec le tourbillon virtuose de « *The Man I Love* » dans l'arrangement étincelant d'Earl Wild, magistralement ciselé par Kunal Lahiry. Puis Fanyo est revenue pour enflammer l'audience avec le fameux « *Summertime* » (d'une sensualité languissante et intense), puis pour le propulser avec le non moins génial « *I got Rhythm* », délivré ici avec une joie communicative et une précision rythmique étourdissante.

Toujours en dehors des sentiers battus que la soprano affectionne, Fanyo nous a fait découvrir le compositeur américain **William Bolcom** avec ses *Cabaret Songs* : une touche finale, pleine d'humour et de panache, avec quatre de ses oeuvres : « *Toothbrush Time* », « *Song of Black Max* », « *George* » et « *Amor* ». Des pièces vocales qui ont déferlé dans un déluge d'énergie théâtrale, de clins d'œil malicieux et de vocalises brillantes. Fanyo et Lahiry ont visiblement pris un immense plaisir dans ce cabaret sophistiqué, clouant le programme officiel sous les rires et les applaudissements nourris.

Les rappels ont été nombreux et chaleureux. Et c'est dans un geste parfaitement trouvé que le duo est revenu à Kurt Weill, offrant une reprise de *Youkali*, encore plus intense et libéré que la première fois. Ce fut l'étincelle finale : la salle entière de l'Espace Michel Croz se levant comme un seul homme, saluant par une ovation debout, longue et méritée, deux

artistes au sommet de leur art.

Axelle Fanyo a confirmé qu'elle est l'une des sopranos les plus captivantes et complètes de sa génération, une caméléone vocale doublée d'une comédienne née. Kunal Lahiry s'est imposé comme un pianiste soliste et accompagnateur d'une classe et d'une musicalité absolues. Ensemble, ils ont écrit une page mémorable de ce festival savoyard, clôturant en apothéose une édition 2025 déjà riche en émotions.

**Un immense bravo à eux – et vivement la 3ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival !**

---

**CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 7 août 2025. Récital lyrique d'Axelle Fanyo (accompagnée au piano par Kunal Lahiry). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**